

mission.

Un enfant de petite taille, les cheveux épais et frisés, la tête nue, au maintien ferme et modeste, cheminant en silence, attira vite son attention.

Le bon prêtre ne pouvait en détacher les yeux ; il l'appela et le dialogue suivant s'engagea :

— D'où es-tu, mon enfant ?

— Des Becchi.

— Viens-tu de la mission, par hasard ?

— Oui, monsieur l'abbé, j'y suis allé pour entendre les missionnaires.

— Mais tu n'as rien compris, sans doute ; un sermon de ta maman te serait plus utile !

— Maman me fait de bonnes prédications, mais j'entends aussi avec plaisir celles des missionnaires, et je crois les comprendre.

— Bah ! c'est impossible ; si tu me dis quatre mots du sermon, je te donne quatre sous.

— Que désirez-vous que je vous dise ? la première ou la deuxième instruction ?

— Comme il te plaira. Quel était le sujet de la première ?

— Le prédicateur a prêché sur la nécessité de se donner à Dieu et de ne pas différer sa conversion.

— Et comment a-t-il développé ses pensées ?

— Le voici :

“ L'homme qui diffère sa conversion court le plus grand péril, car le *temps*, la *grâce* et la *volonté* peuvent lui manquer.”

Et pendant une demi-heure et au delà, Jean continue à discourir au milieu des braves campagnards qui, serrés autour de lui, l'écoutaient avec un vif plaisir.

Le bon prêtre, émerveillé, le presse de questions :

— Quel est ton nom ? Que font tes parents ? Vas-tu à l'école ? Depuis quand ?

— Je m'appelle Jean Bosco. J'étais petit enfant quand mon père est mort. Ma mère est veuve et nous sommes cinq à la maison. J'ai appris à lire et je sais écrire un peu.

— Tu n'as pas commencé *Donato* ?

— Non, monsieur l'abbé.

— Te plairait-il d'étudier ?

— Beaucoup, beaucoup.

— Qui t'en empêche ?

— Mon frère Antoine.

— Et pourquoi ?

— Il dit que c'est inutile, et qu'il vaut mieux travailler aux champs.

— Et que veux-tu devenir ?

je vivrais, tu ne manqueras de rien, et, à la mort, je ne t'oublierai pas.”

Un coup de foudre vint, hélas ! briser ces espérances.

Un matin d'avril 1828, Don Calosso avait confié à son élève une commission assez importante. Jean venait d'arriver chez les parents du saint prêtre et s'acquittait de la commission, lorsqu'une personne arrive en toute hâte et le presse de revenir auprès de son bienfaiteur, fort malade, qui le réclamait instamment.

Jean ne court pas, il vole, il arrive, mais, trop tard ! son maître bien-aimé avait été frappé d'apoplexie. Don Calosso reconnaît son cher enfant, il essaye par des signes, de lui faire comprendre ses dernières volontés, mais en vain ; il ne put articuler un mot, et après deux jours d'agonie, il s'endormit dans la paix du Seigneur.

La réalisation des projets si chers à la mère et au fils semblait désormais impossible. La mort de Don Calosso était pour eux un désastre humainement irréparable.

L'élève pleurait sans cesse le maître bien-aimé. Marguerite, effrayée pour sa santé, l'envoya quelques semaines chez son grand père, à Capriglio.

Quelques mois après, Jean put fréquenter l'école publique de Castelnuovo. Il avait alors 13 ans.

Étudier seul à la maison, fréquenter l'école publique, recommencer la grammaire italienne, tout cela fut une rude épreuve pour notre écolier.

Des Becchi à Castelnuovo il y a loin, et quatre fois par jour il fallait faire la route ; c'était vingt kilomètres à parcourir, et les chemins étaient souvent impraticables.

Par raison d'économie et pour avoir l'enfant sous ses yeux, Marguerite avait éloigné le moment de la séparation. Il fallut en prendre son parti.

Elle le mit en pension chez un brave homme de Castelnuovo, et lui laissa pour adieu :

“ Aime bien la Madone ! ”

Tout allait à merveille quand le professeur de Jean fut nommé curé de Mondonio en 1829. Sans hésiter, Marguerite envoya son fils à l'école publique de Chieri, en le mettant en pension dans une honnête famille qui l'accueillit avec joie.

Jean termina ses études de latin avec succès.

Le moment de choisir un état de vie, moment solennel, était arrivé. Le jeune homme déclara que la vocation de prêtre séculier n'était pas la sienne, et que la vie du clêtre, vie de méditation et d'étude, allait mieux à ses goûts.

Dans la question si grave de la vocation, Marguerite n'essaya jamais d'influencer son

durir le département des presses et l'atelier de typographie, et étant en mesure et ayant la volonté, s'il n'a pas de capital en argent à offrir, de payer son apport social par des sacrifices de temps et de travail. Nous avons toujours prêché l'association et nous demandons un associé, mais nous ne voulons pas nous lier ou nous laisser lier comme un aveugle : c'est pourquoi nous exigeons de bonnes recommandations.

* * *

C'est le commencement de la fin. Il nous faut lâcher (c'est le mot !) le journal *l'Association*. Nos raisons sont diverses ; il nous suffira pour le moment d'en formuler une seule : pas assez d'encouragement. Aux vaillants cœurs qui nous ont aidé, en quelque manière que ce soit, nous offrons l'expression de notre gratitude. Quelques-uns, et nous les connaissons bien ceux-là, se sont imposé de réels sacrifices pour nous assister dans notre œuvre. Avec nous, ils ont servi, à leurs dépens, un public froid, indifférent, égoïste. Ils sont des hommes de dévouement : *rari nantes in gurgite vasto*. A ceux-là plus particulièrement, mais aussi à nos chers collaborateurs et à nos fidèles abonnés, MERCI !

Nous sommes à voir à certains arrangements qui, si nous réussissons, procureront à nos abonnés et à nos annonceurs le service hebdomadaire d'une autre feuille ayant la même mission que la nôtre. Une prochaine édition du journal *l'Association* leur fera connaître le résultat de nos recherches.

ASSURANCE
ROYALE CANADIENNE
FEU ET MARINE
THOMAS ROY, Gérant
Branche de Québec, Bureau :
119 RUE ST-PIERRE
BASSE-VILLE, QUÉBEC.

5 juillet 1890—1a

119 RUE ST-PIERRE
Agent et Inspecteur,
pour Québec et le District de
Québec, de la
Canada Life Assurance Company

ET DE LA

Manufacturers' Accident Insurance Co

5 juillet 1890 1 an.

CIGARES ET BOISSONS
DE PREMIER CHOIX

REPAS A TOUTE HEURE

H O T E L

— DU —

CLUB DE CHASSE ET DE PECHE

— DU —

CHENAL DE MOINE

Ch. place Jacques-Cartier,

Prix LATRAVERSE

Montréal.

Propriétaire.

A deux pas du débarcadère des bateaux à vapeur.

Montréal, 5 juillet 1a

Pilules Antibiliauses.



MARQUE DE COMMERCE

Du Dr NEY

Remède par excellence contre les Affections Biliauses : Torpeur du foie, Excès de bile et autres indispositions qui en découlent : Constipation, Perte d'appétit, Maux de tête, Etc.

Le Dr D. Marsolais, praticien distingué, écrit ce qui suit :

Voilà plusieurs années que je fais usage des Pilules Antibiliauses du Dr Ney et je me trouve très bien de leur emploi.

Je ne puis que faire l'éloge de leur composition que vous avez bien voulu me faire connaître. Ne contenant pas de mercure, elles peuvent être administrées sans danger dans une foule de cas où les pilules mercurielles seraient tout à fait nuisibles.

Non-seulement je fais un usage considérable de ces Pilules pour mes patients, mais j'elles ai aussi employées en maintes circonstances pour moi-même et le résultat a été des plus satisfaisants.

C'est donc avec plaisir que j'en recommande l'usage aux personnes qui ont besoin d'un purgatif DOUX, EFFECTIF, ET INOFFENSIF.

Lavaltrie, 1er mai 1887. Dr D. MARSOLAIS.

EN VENTE PARTOUT

SEUL PROPRIÉTAIRE

L. ROBITAILLE, Chimiste
JOLIETTE, P. Q.

PRIX SEULEMENT 25 CTS LA BOITE.